

*Il n'y a que l'amour* de Jean Marc Dalpé (Sudbury, Prise de parole, 1999, 278 p.)

Louis Bélanger

Numéro 10, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, L. (2000). Compte rendu de [*Il n'y a que l'amour* de Jean Marc Dalpé (Sudbury, Prise de parole, 1999, 278 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (10), 181–183. <https://doi.org/10.7202/1005092ar>

## IL N'Y A QUE L'AMOUR<sup>1</sup>

de Jean Marc Dalpé  
(Sudbury, Prise de parole, 1999, 278 p.)

Louis Bélanger  
Université du Nouveau-Brunswick  
(Saint-Jean)

Les textes de Jean Marc Dalpé réunis dans *Il n'y a que l'amour* ont été écrits au cours des dix dernières années. Huit pièces de théâtre, trois contes urbains, une conférence et quelques textes poétiques trouvent leur unité dans l'oralité, la performance, la mise en scène, et réitèrent l'apport du dire dans l'écrire. L'éclectisme des interventions multiplie les voix, alimente le non-conformisme absolu des personnages qui peuplent l'univers fictif de Jean Marc Dalpé. Cette esthétique du pluralisme sert d'assise à la consolidation d'un style, à une indéniable maîtrise de l'expression du drame humain, enfin, à une étonnante efficacité formelle.

Elle est déjà bien loin l'unicité de l'être sur laquelle des générations entières fondaient leurs principes autour de valeurs dites « sûres » : religion, famille, projets communs de société. Le règne de l'éphémère a depuis dissous rigidité, autorité, collectivisme, et c'est peut-être la raison pour laquelle le monde de Jean Marc Dalpé engendre tant de « fous », de « capotés », de « sautés », et autres écorchés vifs de la jungle urbaine contemporaine. Dalpé les fragilise encore davantage en les présentant dans des contextes de célébrations (fête des Mères, fête des Pères, Halloween, Vendredi saint, Noël) ou de choc (rupture amoureuse, décès d'un proche). *Il n'y a que l'amour* exacerbe de la sorte l'émotion afin de mieux la rendre.

*Give the Lady a Break* raconte l'histoire réciproque d'Hélène Beaupré et d'Ellen McMurtry, seule et même femme de 48 ans qui cherche une aire de stationnement un 23 décembre au centre commercial Rockland. La première vient d'être plaquée par son mari au profit d'une plus jeune ; la deuxième est cette adolescente de Hamilton à laquelle un air des Beatles à la radio redonne naissance. « Des fois ça prend pas grand-chose pour qu'une anglophone craque » (p. 14). Bang ! La Lincoln Continental blanche de M. Patenaude lui vole une place. Ellen prend alors le dessus et rappelle à l'alter ego qu'une fille, même devenue lectrice de Claude Gauvreau, de Michel Tremblay ou de Victor-Lévy Beaulieu, a droit à sa part de dignité. Avant de rentrer chez elle, c'est à son ex-mari qu'Hélène se chargera de le faire savoir. Ce bref récit explore ingénieusement la métamorphose comme conduit à l'égalité des différences.

L'expérience du bonheur suscite chez les personnages de Dalpé une affection particulière pour le pari. *Blazing Bee to Win* transporte le lecteur dans les paradis artificiels des courses de chevaux. Albert y attend sa chance, son moment d'une gloire puérile, mais non moins efficace dans le registre des croyances productrices de frissons. Le *thrill* du jeu absout ainsi toutes les combines, les petites malhonnêtés, les humiliations d'un monde où une cote de 5 contre 1 constitue un point de fuite: «Câlice, priez pour nous!», s'écrit l'ami Gerry, deux minutes avant le début de la course. C'est à l'autel des dieux païens que les héros de Dalpé font pénitence.

La folie occupe une place de choix dans les contes urbains d'*Il n'y a que l'amour*. *Mercy* en catalyse à la fois la prépondérance et les nuances dans le regard suivant, empreint de jalousie, que porte une employée des postes sur l'amant de sa soeur: «Ç'pas un vrai fou, pas un fou dangereux, non, c'est pas ça, en tout cas j'pense pas, non, ç'pas un vrai fou fucké, mais y'est fou pareil» (p. 53). Rendu muet par l'intensité de son sentiment amoureux, l'amant choisit d'inonder de lettres la femme aimée; dans l'espoir qu'elle le lui rende au moment de la rencontre appréhendée, il glisse son cœur dans son dernier envoi. Si telle est la folie, ne se surprend-on pas à la souhaiter permanente? Le manchot de *Red voit rouge* n'attend rien de moins d'une bague de fiançailles qu'il offrira à Danny. Mais attention, la folie a plus d'un atout et, quand elle provoque l'envie, gare à qui s'y frotte.

Véritable apprentissage du monde adulte, *Trick or Treat* expose en cinq tableaux cette délinquance chagrine qui confère aux personnages de Dalpé une irrésistible sympathie. Mike, Cracked et Ben appartiennent à cette faune des ruelles, distante, mais en même temps parallèle à celle des grands boulevards. Certes, comme Ben l'explique en large à l'adolescent Mike venu négocier l'achat d'une arme à feu: «Ç't'une game, kid! Une autre game! Avec d'autres règlements, d'autres punitions, d'autres... d'autres lois» (p. 154); mais à l'échelle des valeurs, l'esprit des lois ne vise-t-il pas, dans les deux univers, à humaniser la tyrannie d'une société à la dérive? Dans une langue châtiée, comme dans celle des petits *bums* de *Trick or treat*, qui ne ressent pas le besoin d'échapper, ne fut-ce qu'une fois, à la rumeur décadente du consumérisme à outrance? Ces *odds* qui enivrent, ces peurs qui font agir, ce faux courage qu'on exhibe, n'ont ainsi de sens que dans les histoires qu'ils génèrent. Quand Mike et Cracked parlent de «faire un dépanneur» à la pointe du revolver, est-il question de subsistance ou de confusion entre réalité virtuelle et rêve en puissance? Ce texte de Dalpé ne suggère pas tant quelque révolte d'une jeunesse sans avenir qu'une amère prise de conscience, à savoir que la fiction s'imisce dans les rapports humains, hypertrophie l'instant, valorise l'illusion du vrai.

On connaît trop mal l'essayiste Jean Marc Dalpé. «Pas mon métier», dirait-il peut-être, non sans un rictus bien planté au coin des lèvres. Il n'en demeure pas moins qu'il livre dans «Culture et identité canadienne» (*sic*), allocution qu'il prononçait le 8 novembre 1996 au Collège universitaire de Saint-Boniface dans le cadre du symposium «Canada: horizons 2000», une

réflexion des plus senties sur une question qui domine l'échiquier culturel canadien depuis la fondation du pays. Alors, franco, anglo, Dalpé, ou les deux? La réplique vaut d'être citée: «J'entends un tango, j'suis argentin. J'lis James Joyce, j'suis irlandais. J'écoute un disque de Ray Charles, and man I'm like... Ok, des fois, j'exagère» (p. 238). Là où Dalpé n'exagère nullement, c'est dans son acception d'une «fiction du bâtard», là où n'existe aucune solution magique unificatrice, qu'un univers de conflits où s'opposent les volontés des êtres. Plein d'essentiel dans ce ludisme.

Un poème d'une immense tendresse, *L'âme est une fiction nécessaire*, tient lieu de rideau à *Il n'y a que l'amour*. Par une journée du mois de mars, un fils dépose une petite boîte d'acajou, les cendres de son père, sur «un nid de feuilles d'érable trempées». La magie du poème ravive l'agonie délirante d'un père apeuré par l'inévitable, les souvenirs épars d'un fils aimant, les tourments de l'identification du corps, du deuil: «En bas / il n'y a / ni Styx ni barque / qu'un sac de plastique noir / sa fermeture éclair / ouverte jusqu'au cou» (p. 264). Les voies du souvenir extirpent la douleur du poète et le voilà soudain redevenu cet enfant-cowboy gambadant allégrement dans les plaines imaginaires du salon familial, sous l'œil attendri du paternel. «Pan, pan, t'es mort!», l'entend-on crier d'ici.

La richesse des textes d'*Il n'y a que l'amour* justifie sans contredit cette rétrospective des dix dernières années de création littéraire de Jean Marc Dalpé, et il faut remercier les Éditions Prise de parole de publier ce qui, d'abord et avant tout, a été écrit pour la scène. Cette conversion de l'oral à l'écrit ajoute une profondeur indéniable aux «petits» personnages arrachés à leur quotidien respectif, le temps d'une confrontation où l'émotion accapare tout l'espace. Il en résulte une sorte d'effet «plus vrai que nature», à la lumière du niveau de langue, du rythme syncopé des interventions, des chutes brutales, mais surtout, l'image fuyante d'un chœur chantant à l'unisson les revendications d'hommes et de femmes liés par un appel commun. L'art de Dalpé est dans l'illustration de parcours affectifs puisés à même cette foule solitaire dont la grandeur ne se mesure pas à l'échelle de grandes réalisations, mais à celle, plus modeste, des secousses du cœur. En cela, Jean Marc Dalpé est un écrivain important de son époque.

## NOTE

---

1. Ce texte a remporté le Prix du Gouverneur général 1999, section théâtre.